

V

LE SUJET NAISSANT

Parler de la souffrance est une entreprise difficile, disions-nous au début. Cette entreprise provoque souvent méfiance, rétraction ou colère. Elle suscite à tout le moins une sorte de pudeur qui dit assez que la souffrance touche à un lieu secret de l'être dans lequel personne ne peut accéder s'il n'y est autorisé.

Mais que veut dire *être autorisé à accéder au lieu secret d'un être* ? Il me semble que cela ne peut signifier qu'une seule chose : être mis par lui en position d'écouter le sujet "*in statu nascendi*", le sujet naissant. Y être mis par lui pour autant que déjà, sans le savoir, nous occupons la position de l'Autre. Il n'y a, en effet, de sujet humain que naissant à l'ordre de la parole qui témoigne de son corps. Et il n'y a de témoignage de la parole que dans le silence de l'écoute (1).

Référence

à la parole

Dans son statut d'être à naître, le sujet parlant est toujours déjà pris aux rets du discours, à la toile des mots où le langage qui lui préexiste, l'appelle à venir prendre place au risque de l'y fixer mortellement. Naître, pour le sujet, c'est en même temps être pris aux mots et en être dépris ou s'en déprendre, être conçu dans la matrice des signifiants et, en même temps, en être exclu, barré (2), être compté parmi les autres. La naissance est ici plus qu'une métaphore opératoire : elle dit quelque chose du statut du sujet. Si la métaphore joue pleinement, *naître*, pour quelqu'un, c'est en même temps être conçu dans la matrice utérine, être pris au corps qui lui préexiste, et en être exclu, être dépris de ce corps, séparé de lui dans le jeu de la structure.

L'indifférence
aux signifiants
de notre histoire

Naître consiste à être séparé - ou à se séparer - de cela même qui nous conçoit. Sans cette séparation, cela même qui nous conçoit, qu'il s'agisse du corps ou langage, nous fige, nous fixe ou nous tue. Le ventre de la mère peut devenir tombeau, le langage peut devenir prison. Le fait même que nous naissons nous fait irrémédiablement courir le risque de la mort, celui de l'avortement. Etre avorté, c'est ne pas être séparé vivant de la matrice qui conçoit, c'est aussi bien ne pas pouvoir prendre corps que de ne pas pouvoir prendre la parole.

Dans un cas comme dans l'autre - et dans les deux cas, il s'agit de ce qui constitue l'identité de l'homme - naître implique la séparation ou la perte, à plus ou moins long terme, de ce qui nous conçoit. Entre la mère et l'enfant, la chute du placenta. Il est clair, alors, que naître - hors de toute métaphore - implique de mourir à ce qui nous conçoit - ce qui implique que ce qui nous conçoit nous donne à nous-mêmes.

Ce qui nous conçoit est du côté de la description du discours, du côté du visible et de l'image, du côté de la forme et de la représentation. Naître, mourir à ce qui nous conçoit revient à mourir à notre propre image pour être confié à la parole qui nous nomme d'un nom propre. Le nom propre est le signifiant qui nous désigne, qui nous dé-signa, qui nous ôte le caractère de signe. Etant le lieu symbolique auquel renvoient plusieurs séries de signes, il ne renvoie, lui, à rien d'autre qu'au sujet advenant au champ de l'Autre, c'est-à-dire parlant et désirant.

Nous avons développé ce thème ailleurs (3) et nous n'y revenons allusivement que pour remettre en perspective, dans la problématique de l'image et du nom, du corps et de la parole, la question de la souffrance qui s'ouvre ici.

S'il n'y a de sujet qu'à l'état naissant, si naître, c'est être séparé de ce qui nous conçoit pour être institué dans le champ du désir de l'Autre, la naissance peut être considérée comme mise à l'épreuve du sujet. Il n'y a pas de preuve de l'existence du sujet : la vérité du sujet ne consiste que dans sa mise à l'épreuve. Cette mise à l'épreuve, il ne la vit que dans l'acte qui tout à la fois le livre à la représentation et l'en délivre. En d'autres termes,

cette mise à l'épreuve est mise à l'épreuve des signifiants dont dépend le surgissement du sujet.

La mise à l'épreuve fait toujours peser l'ombre d'une menace, d'une perte de l'objet autour duquel s'organise la représentation du sujet dans l'imaginaire, l'instance moïque de la structure psychique. La menace tient à ceci que nous imaginons perdre la vie lorsque se déconstruit l'image que nous avons de nous-mêmes comme si notre existence désirante dépendait d'une seule image de nous-mêmes et non du jeu sériel de ces images, comme si elle dépendait d'un seul objet phallique, autosubsistant, et non du jeu des signifiants dont le signifiant phallique, dans son apparition-disparition, est le ressort.

Naissance, mise à l'épreuve, castration symbolique, sont à mettre en série et toutes ces notions impliquent une souffrance qui peut soit demeurer liée au refus de se séparer de l'imagé perdue pourtant, refus qui fait de la souffrance, à son tour, l'objet "imaginaire" du moi, soit, au contraire être le lieu d'une séparation du sujet de son image, le lieu d'un *procès qui trouve sa résolution, non plus dans la tentative crispée d'une adéquation à l'image disparue, mais dans la dette symbolique dont le sujet est responsable comme sujet de la parole* (4), au lieu de l'Autre.

C'est à la parole en effet que doit être référée la division du sujet, la séparation "du champ du moi" de "celui de l'inconscient". Jusque dans la structure psychique, le sujet naît de sa prise et de sa déprise de l'instance imaginaire, le moi. Avant cette mise à l'épreuve originare, cette naissance, il n'y a rien qu'un chaos où réel et imaginaire se confondent, sans Autre et partant sans promesse de sujet.

"Ainsi s'éclaire toujours plus l'intention de Freud, si lisible à qui ne se contente pas d'annoncer son texte, au moment où il promut la topique du moi, et qui fut de restituer dans sa rigueur la séparation, jusque dans leur interférence inconsciente, du champ du moi et de celui de l'inconscient (le sujet) premièrement découvert par lui, en montrant la position "en travers" du premier par rapport au second, à la reconnaissance duquel il résiste par l'incidence de ses propres significations dans la parole.

C'est bien là que git le contraste entre les significations de la culpabilité dont la découverte dans l'action du sujet a dominé la phase première

de l'histoire de l'analyse, et les significations de frustration affective, de carence instinctuelle et de dépendance imaginaire du sujet qui dominent sa phase actuelle". (J. Lacan, La chose freudienne (1955) dans Ecrits I, p. 244)

Evidemment, parler de souffrance là où le discours psychanalytique parle de la division ou de la refente du sujet, ou plutôt rétablir le lien qu'il y a entre les deux n'est pas innocent. Cela implique la reconsidération du sujet comme Homme là où, dans le discours stérilisé de la structure, il ne peut être question que du sujet d'une structure logique indiquant la place abstraite du sujet de la science.

Evoquer la souffrance en ce lieu, c'est -me semble-t-il- ouvrir, pour chacun d'entre nous, la question de l'homme, de l'être du sujet à l'ombre de la mort, de la finitude, entre naissance et mort.

-
- (1) M. Heidegger, "Temps et Etre". Pour saluer Jean Beaufret, Plon, Paris, 1968. "Voici une petite indication pour l'écoute : il s'agit non de prêter l'oreille à une série de propositions et à ce qu'elles énoncent -mais de suivre, d'accompagner le pas de la démarche qui montre. "Ce pas de la démarche qui montre, n'est-ce pas le pas de la naissance ? et de ce qui y appelle ?
 - (2) J. Lacan, "... opérations fondamentales, où il convient de formuler la causation du sujet. opérations qui s'adonnent à un rapport circulaire mais pour autant non-réciproque." dans L'inconscient.
 - (3) D. Vasse, Un parmi d'autres, Seuil, 1978, ch. V et VI.
 - (4) J. Lacan, "La chose freudienne", t. I Ecrits, p. 246